

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

L' Abeille.

4me. Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

4me. Année.

VOL. IV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 Décembre 1851.

No. 8.

LE PARADIS TERRESTRE.

Riche de fruits, de fleurs, de ruisseau, de verdure,
Dans une étroite enceinte, il contient la nature ;
C'est le jardin de Dieu, c'est son plus doux séjour,
L'objet de ses bienfaits, l'objet de son amour....
Là ses mains ont planté des arbres de son choix
De la terre encor vierge innocentes premières,
L'œil, le goût, l'odorat, en fusaient leurs délices.
Plus fleuris, plus riant, et plus superbe encor,
L'autre heureux de la vie y porte des fruits d'or
Source de nos malheurs, près de l'arbre de vie
L'autre de la science a trouvé sa patrie ;
Arbre funeste hélas ! par lui l'aube infernale
De la source du bien fit éclore le mal.
Du côté du midi, sur sa brillante arène,
Un fleuve en cent détours s'égare dans la plaine,
Remonte une montagne, et, sans se détourner,
Ses ondes, dans ses lits, courent s'emprisonner ;
Pour dominer au loin cette riche campagne,
L'Éternel de ses mains posa cette montagne,
Lui-même la plaça sur ses rapides eaux.
Là du sol altéré mille secrets vusseaux
(Ainsi Dieu l'ordonna) boivent par chaque veine
L'eau qui monte et s'élève en immense fontaine,
Et s'épanche en ruisseaux dans ce riant jardin ;
Tous vont se réunir dans un vaste bassin,
Et se félicitant de l'art qui les rassemble,
En bruyante cascade ils retombent ensemble ;
Puis fier et triomphant de reparaitre au jour,
Le fleuve, libre enfin, le rappelle à son tour.
Source de voluptés et bientôt de regrets,
Tel était ce jardin, riant et magnifique,
Simple et majestueux, élégant et rustique ;
Là brillent suspendus ces globes précieux
Dont le suc plaît au goût et la couleur, aux yeux ;
Ces fruits d'or végétal, ces pommes délectables,
Ont dans ces lieux divins réalisé les fables.
Ailleurs mille arbrisseaux distillent en pleurant
La myrrhe précieuse et le baume odorant ;
L'œil voit de frais gazons, de riantes prairies,
D'heureux troupeaux tondant des pelouses fleuries,
Des palmiers ombrageant de modestes coteaux,
Des vallons émaillés de limpides ruisseaux,
Nourrissant ces trésors de leurs eaux cristallines,
Et parmi tant de fleurs et de fruits et de fruits.
Plus loin, des arbres verts, ignorés du soleil,
Par leur douce fraîcheur invitent au sommeil ;
Sur eux rampent le lierre, on, montant avec grâce,
De ses bras tortueux la vigie les embrasse,
Et le long de leur voûte élève dans les airs,
Et ses grappes de pourpre et ses feuillages verts.
Plus loin, de ces arêtes, en chûtes argentines,
Plus d'un ruisseau descend du sommet des collines ;
Puis, d'un sein d'un beau lac, dont les bords festonnés
De myrtes sont couverts et de fleurs couronnés,
Va finir ses erreurs, et de ses eaux brillantes
Déploie en frais miroir les nappes transparentes.
L'eau mollement frémit l'eau chante, les vents
Emportent les parfums des feuillages mouvants ;
Et l'air à ces doux bruits concertés de la nature,
Des bois harmonieux intérieurement se résonne.

DELILLE. Paradis perdu, Ch. IV

OBJETS, AVANTAGES ET PLAISIRS DE LA SCIENCE.

I

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Pourquoi, Mr. le Rédacteur, faut-il qu'il y ait des Mathématiques dans ce monde ? C'est bien à regret que je commence aujourd'hui à remplir la tâche que je me suis imposée ; vous comprenez sans peine la cause de mes sollicitudes. J'ai parlé, dans mon article d'introduction, des avantages et du plaisir de la science en général : insensé ! je me suis pris dans un piège. Ah ! si c'était à recommencer, je me hâterais

sans doute, pour ne pas froisser l'opinion publique, de dire qu'il n'y a point de règle générale sans exception, et qu'en parlant du plaisir qu'on éprouve dans l'étude des sciences, il faut en excepter l'étude des Mathématiques. Hélas ! le sort en est jeté : sous peine de passer pour un imposteur, ou au moins, pour un inconséquent, il faut bien dire ce que je pense et ce qui est vrai, faire l'éloge des Mathématiques.

— Mais quoi ! Peut-on dire quelque chose de bon de cette science-là !... — Vous savez l'air d'en louer, ô écoliers fortunés, zélés courtisans des Muses dont, par une douce illusion, vous vous croyez les favoris ; vous surtout qui avez étudié les équations dans le *Genie du Christianisme*, et qui fasciné par le talent du sublime Chateaubriand [troussat], n'avez pu réveiller assez votre intelligence pour composer les simples calculs des fractions, à l'instar de ceux qui pour fixer trop longtemps le soleil, deviennent quasi incapables de voir les objets qui les environnent ; oh ! plaignez mon triste sort, car ce sont des aveugles qu'il me faut convaincre de l'existence et de la beauté des couleurs. Mais très de plaintes Mr. le rédacteur m'avertit charitablement que je dois entrer dans mon sujet et je crois qu'il a raison.

Or donc, bénévoles lecteurs, quelle condition, désirez-vous trouver dans une science pour qu'elle soit entièrement de votre goût ? J'entends quelqu'un, sans doute un philosophe, qui répond : " 1^o. Comme philanthrope, je désire qu'elle soit utile et se prête à de nombreuses applications ; 2^o. comme ami des intelligences bornées, je veux qu'elle soit facile à apprendre et à mettre en pratique ; 3^o. enfin, comme étant naturellement un peu indolent, ayant besoin d'être excité par quelque chose d'actuel, je voudrais qu'elle fût agréable à étudier et que le plaisir que j'y trouve ne consistât pas seulement en espérances pour l'avenir. " — C'est juste, c'est juste s'écrièrent quelques malins en riant sous cape, trouvez-nous tout cela dans les Mathématiques et nous vous permettons de les aimer. — Je vous prends au mot ; et vraiment, si avec des conditions

aussi libérales, vous n'en venez pas à cette détermination, il faudrait bien dire que vous. . . .

Je commence donc, mais je vous demande une grâce : comme on ne doit jamais condamner un accusé sans lui faire son procès, je vous prie de ne pas formuler de jugement sans avoir lu les raisons qui suivent.

1^o. Les Mathématiques sont utiles.

On en peut juger en considérant l'objet ou plutôt les objets des différentes parties de cette science. La première de toutes et celle qui sert de base aux autres, est l'ARITHMÉTIQUE. Oh ! pour celle-ci, pas de difficulté : comment, en effet, douter de l'utilité d'une science que le plus chétif marchand de campagne, le plus petit vendeur de lait ou de biscuits est obligé de savoir au moins dans ses éléments ! D'ailleurs dans ce siècle matériel où tout se termine par le compte de *Profits et Pertes*, il faut bien être capable de calculer ses chances de succès si l'on ne veut pas aller grossir la troupe des spéculateurs malheureux. Je ne m'entendrai pas sur cette partie dont le mérite est incontesté. Mais à cause de sa simplicité même l'arithmétique est nécessairement bornée dans son utilité : elle n'enseigne que les propriétés des nombres connus et dans des cas particuliers.

Si l'on veut calculer des nombres que l'on ne connaît pas encore, agir, raisonner sur ces nombres comme sur des quantités connues, il faut alors se servir d'une autre sorte d'arithmétique qu'on appelle ALGÈBRE. Des exemples seront mieux comprendre ce que je veux dire.

Un berger a vendu tout son troupeau pour £ 80 ; s'il avait vendu 4 montons de plus pour le même prix, il aurait reçu un louis de moins pour chaque monton. On demande d'après cela et combien ce berger avait de montons. On peut sans doute se passer de l'algèbre pour résoudre ce problème, par exemple, en essayant différents nombres ; mais, outre que le procédé serait beaucoup plus long, on n'aurait résolu par ce moyen que le cas particulier cité pour exemple. Si maintenant je remplace les nombres 80 et 4 respectivement par 100 et 5, il faudra recommencer à devi-

ner.

Il n'en est pas ainsi de l'algèbre : elle résout les problèmes généralement, c'est-à-dire, qu'elle donne une formule qui peut s'appliquer dans tous les cas semblables. Pour exprimer les quantités indéterminées de l'algèbre, on ne peut pas se servir seulement de chiffres; on emploie aussi et principalement des lettres, ce qui a fait donner à cette science, le nom de *calcul littéral*. Les cas que j'ai proposés sont faciles, mais, il en est une foule d'autres très-complicés et qui ont rapport aux différentes sciences naturelles, dont l'arithmétique seule ne pourrait venir à bout, tandis qu'ils sont de la plus grande facilité au moyen de l'avantage d'exprimer très-clairement et très-brièvement ce qui, dans le langage ordinaire, exige le plus souvent des détails longs et embrouillés. Ainsi, à la fin de l'excellente arithmétique de Bouthillier, on trouve exprimées algébriquement dans cinq pages les principales règles qui occupent un long espace dans le corps du volume.

Revenons à l'arithmétique: tout le monde convient que la multiplication et la division sont plus longues et plus sujettes à erreur que l'addition et la soustraction. Eh bien! que penseriez-vous si je vous disais que l'on a découvert une machine très-simple qui permet de changer toutes les multiplications en additions et les divisions en soustractions? Il me semble déjà vous voir rire d'une telle idée; c'est pourtant bien réellement le cas, cette machine est trouvée: c'est la méthode des *logarithmes*.

—Oh! quel affreux nom! — Qu'importe le nom, si la chose est bonne? A propos permettez-moi une petite réflexion en passant. Rien de plus absurde que de crier contre une chose parcequ'elle porte un nom qui ne vous plaît pas. Il faut être bien dépourvu d'arguments pour avoir recours à celui-là; et lorsque l'on n'en a point d'autres, c'est à peu-près comme si l'on disait: j'ai tort, mais je ne veux pas en convenir. En effet, ce n'est pas le nom qui donne du prix à l'objet qui le porte, mais bien l'objet qui rend le nom illustre. Ainsi donc, quelque singuliers que puissent vous paraître certains noms prenez garde d'en rien conclure contre les objets nommés; du moins concluez tout au plus, que personne ne vous entende si vous ne voulez pas qu'on porte de vous un jugement qui malheureusement ne serait pas téméraire.

Des hommes, d'un zèle presque sans bornes, se sont dévoués, à calculer de longues tables au moyen desquelles on peut faire les changements proposés avec la plus grande facilité. Ces tables se composent de deux colonnes en

regard: la seconde contient les *ogars* des nombres correspondants dans la première. Voulez-vous multiplier deux quantités l'une par l'autre, vous cherchez leurs logarithmes que vous ajoutez ensemble et la somme obtenue est le logarithme du produit; cherchez ce logarithme et vous trouverez le produit à côté. N'est-ce pas plus court et plus facile que de faire la multiplication même.

Si je ne craignais pas d'être indiscret je vous découvrirais bien d'autres secrets, pour abrégér le travail du calcul, mais j'ai peur de diminuer l'intérêt que vous trouverez en étudiant ces matières; d'ailleurs mon but n'est pas de vous les enseigner, mais seulement de montrer leur utilité pratique, nonobstant les dictions de préjugés mal fondés.

T. II.

LE GAZETTE DE QUÉBEC.

“Forsan et hinc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 18 Décembre, 1851.

Des fautes... encore des fautes, s'écrie sans cesse le lecteur; non contente des autres défauts qui certes devraient la satisfaire si elle n'était insatiable, son ardente critique va jusqu'à s'attaquer aux fautes de typographie. De son côté, le correspondant se plaint que nous le défigurons à la rendre méconnaissable, et que nous lui faisons dire des choses dont il ne voudrait pas pour beaucoup prendre la responsabilité. Il faut enfin que nous rendions justice à celui-ci, et que nous forcions l'autre à se taire ou du moins à se plaindre à tort.

Avis en conséquence à tous les habitués du bureau de l'Abeille et aux compositeurs en particulier. So leur consacrer aujourd'hui ma plume; ce n'est rien moins qu'un cours de typographie que je leur donne dans cet article. J'aurais volontiers laissé cette tâche à M. le Gérant à qui elle appartient de droit, mais l'inutilité des nombreux avertissements qu'il a déjà donnés, m'ont fait croire à la fin que le proverbe *dicta evanescent, scripta manent*, si à la mode par le temps qui vient de s'écouler, pourrait avoir ici son application et que peut-être, après tout un médiocre écrit demeurerait où de belles paroles n'avaient fait que passer.

Comme donc il est d'expérience que le meilleur zèle et les plus grandes dispositions ne suppléent pas toujours à l'étude et à l'exercice, et que l'on ne sait guère une chose qu'on ne l'ait apprise auparavant, je conseillerais à mes confrères, d'étudier leurs *cas* comme moyen excellent de les connaître. Cela obviendrait à bien des inconvénients: car il arrive fort souvent de retrouver dans un *idi-*

ome tout nouveau, et au quel, je le parierais, le célèbre linguiste *Messanti* lui-même n'eût rien compris, un article que l'on avait donné en français. De là, pour rendre cet article à son état primitif, des traductions, des corrections qui nécessitent beaucoup de temps.

Les *cas* une fois bien connus, je dirais mes collaborateurs que *M* voudrait tenir toujours la première place au commencement d'un alinea et d'une phrase quelconque; que les *espaces* se placent non pas entre les lettres, mais bien entre les mots; et que trop les *multiplier*, pourrait bien faire suspecter l'état prospère de l'Abeille sous le rapport des matières; que la *virgule* remplit très-mal le rôle de l'*apostrophe* et réciproquement; qu'il en est de même pour *b* vis-à-vis certaines autres lettres, et qu'enfin le trait d'union se met bien mieux à la fin qu'au commencement d'une ligne.

Vu qu'il est un grand nombre de compositeurs qui paraissent avoir une singulière propension pour la *syncope* qu'ils prodigent assez souvent en composant, je dois dire que le génie de la langue française n'en permet pas un aussi fréquent usage, et que, malgré l'avantage qui résulte de ce procédé pour la *composition*, on court risque de perdre en corrections, le temps que l'on avait d'abord gagné. Mes confrères ne doivent pas non plus oublier que, pour être très-désirable, le concision ne doit pas être poussée trop loin, et qu'on pourrait rendre obscure une phrase dont on se permettrait de retrancher *seulement* deux ou trois mots. Croyez-m'en, chers amis, soyez sous ce point scrupuleux,...

Et que le manuscrit, exactement copié, dans toute votre ardeur, vous soit toujours sacré.

Ce n'est pas par pur ornements, comme quelques uns semblent le croire, que certains mots ou certaines phrases sont soulignés de traits. Ces mots et ces phrases doivent être composés en caractères *capitals*, *sémi-capitals* ou *italiques*, selon qu'ils sont marqués de trois, de deux ou d'une seule ligne.

Quant à la *correction*, j'ai toujours entendu dire par des personnes d'un grand sens, que l'unique moyen de bien corriger une épreuve, était d'en faire disparaître toutes les fautes; vraiment je n'ai rien de plus sage à conseiller; j'ajouterais seulement que ce ne serait pas atteindre le but désiré que d'en faire de nouvelles tout en ôtant celles qui s'y trouvent déjà.

J'aurais bien aussi mon petit mot à dire à MM. les correspondants; mais par *humilité* je ferai ici l'aveu de mes propres fautes. Que chacun les lise *la main sur la conscience*.

Les compositeurs me reprochent de ne pas leur donner de la copie, des articles où les alinéas soient suffisamment indiqués, des phrases exemptes de fautes soit de ponctuation, soit d'orthographe. M. l'éditeur votre encre est trop blanche. Mr. l'éditeur ayez la bonté de me dire quel est ce mot entre lignes en caractères microscopiques. Mr. l'éditeur quel est ce nom propre ?

Ainsi, amis typographes, soyons de bon compte. Moi, je noircirai mon encre, j'écrirai lisiblement, je repasserai mon traité de ponctuation, vous aussi vous écouteriez votre conscience.

Un journal de Dundee (côte orientale d'Ecosse) dit qu'il s'organise en cette ville une compagnie d'actionnaires dans le but d'établir un grand navire à hélices pour le transport des marchandises et des passagers entre Dundee, d'un côté, et Montréal de l'autre. Ces messieurs ont-ils oublié que le lac St. Pierre est à moitié chemin entre Québec et Montréal ?

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

HANOVRE. L'Abeille annonçait, la semaine dernière, la mort du roi de Hanovre. Ce prince était né le 5 juin 1771, il venait donc d'atteindre sa quatre-vingtième année. Il était monté sur le trône de Hanovre le 20 juin 1837.

Le roi Ernest-Auguste, duc de Cumberland était le cinquième et le seul survivant des fils de George III, roi d'Angleterre.

C'est sous le règne de ce roi que le royaume de Hanovre, après plusieurs hésitations, rentra dans le régime constitutionnel.

Ernest Auguste laisse un fils unique, George Frédéric de Hanovre. Ce prince, âgé aujourd'hui de 32 ans, est aveugle. On a cru que sa cécité rendrait nécessaire une régence dont serait investi son cousin-germain, le duc actuel de Cambridge, mais le droit germanique ne mettant pas la cécité au nombre des cas d'incapacité, il paraît que le nouveau roi régnera par lui-même.

MARSEILLE. Le départ de Mgr. Allard, évêque de Samarie, et de quatre autres missionnaires, a donné lieu à une cérémonie touchante, dans l'église des P. P. Oblats (le Calvaire); un évêque canadien, Mgr. Taché, assistait à cette cérémonie. Des frères allaient partir pour un voyage lointain, leurs frères qui demeurent leur avaient donné rendez-vous au pied des autels pour s'y dire un adieu peut-être éternel et se promettre de se revoir au ciel. Après avoir prononcé une allocution qui a ému bien des cœurs, le supérieur du Calvaire s'est mis à la tête

de sa communauté et tous ensemble sont venus baisser les pieds de ces nouveaux apôtres.

Mgr. de Marseille, supérieur général de la Congrégation des Oblats avait bien voulu assister à cette pieuse fête. Il avait à ses côtés, Mgr. Taché, et Mgr. Olin, évêque du Texas.

DÉVOIION A ROME. Parmi les dévotions qui se pratiquent à Rome dans ce temps-ci, il en est une que nos lecteurs nimeront peut-être à connaître: ce sont les réunions instituées par St. Philippe de Néri et qui ont lieu tous les soirs des jours de fête depuis le mois de novembre jusque vers la fin du carême, dans l'église de l'Oratoire. Ce saint s'appliquait à soustraire ses pénitents au joug des exigences mondaines. Parmi les moyens qu'il employa avec succès on doit compter l'institution des *Oratorio*, dont il est ici question. Bien des jeunes gens pour qui le spectacle était une occasion de péché, allégaient un goût irrésistible pour la belle musique. Le saint prit ses pénitents au mot et leur donna le moyen d'entendre de la musique, et de la musique dramatique, sans s'exposer au péril qu'il voulait leur faire éviter. On se rassemble dans une vaste maison de l'Oratoire. La séance commence par une prière récitée en commun, puis du haut de la chaire on recueille quelques paroles d'édification sur *ferrovino*. Quand le prédicateur a cessé, les instruments se font entendre. C'est un orchestre caché dans une tribune élevée qui exécute l'ouverture d'un opéra, chanté ensuite par des acteurs également invisibles; le dilettante le plus délicat peut, dit-on, être complètement satisfait. Les entractes sont remplis par des *ferrovini* adressés quelquefois à l'assistance par des petits enfants.

ÉTATS-UNIS, L'Angleterre a jugé à propos d'envoyer des vaisseaux de guerre pour empêcher les aventuriers américains de débarquer avec des intentions hostiles sur l'île de Cuba. Cette démarche a déplu beaucoup au gouvernement américain. Le président regrette qu'on ait jugé cette mesure comme nécessaire; ce n'est qu'à l'insu du gouvernement américain que des expéditions ont pu s'organiser contre Cuba; la présence de ces vaisseaux de guerre étrangers, serait injurieuse aux droits de la république, puisqu'il sera laissé aux commandants de ces vaisseaux à juger de quelle nature sont ces expéditions. Le président espère donc qu'il sera fait justice à ses plaintes.

Mr. le rédacteur,

Pour les élèves de Québec, votre problème devait être facile. Pour nous, il faut bien l'avouer

il a fallu quelques instants pour le résoudre et vous dire que 424 doit être votre nombre total, et que la quantité des externes ne le cède pas à celle des pensionnaires.

Aujourd'hui, permettez-moi de me servir de votre manière de parler pour vous faire connaître le nombre des écoliers de Ste. Anne, du cours latin seulement.

Le nombre des élèves de la philosophie est x . Cette classe se divise en deux ordres. a représente le premier ordre; b , le second. d est la différence qui existe entre a et b .

x^2 donne un produit composé de 3 chiffres dont la somme égale $\frac{x}{2}$.

b^2 donne un produit composé de 3 chiffres dont la somme égale d . d^2 donne un produit composé de 2 chiffres dont la somme égale a .

a multiplié par $\frac{b+d}{3}$ donne un produit composé de 3 chiffres dont la somme égale b .

Or le nombre de tout le cours latin égale $b^2 - a^2$.

Quelle est la quantité qui doit remplacer x, a, b, d ? Quel est le nombre ensuite de tout le cours que je représente par z ?

C'est un problème qui paraît difficile; mais avec un peu de patience et de talent, vous aurez bientôt trouvé la solution. En attendant une réponse de vos souscripteurs,

J'ai l'honneur d'être & & STAN. VALLÉE, Elève de Ste. Anne. N.B. Je m'adresse avec la confiance, ou plutôt, la certitude que vous ne me refuserez point un tiers d'une de vos colonnes pour ce problème.

LA LANGUE FRANÇAISE.

Mr le Rédacteur,

Après la paix de Vervins, en 1598, entre Henri IV, roi de France et Philippe II, roi d'Espagne, la langue française prit son essor, et un concours admirable de circonstances la placèrent la première au rang des langues. Les découvertes qu'on faisait depuis cent cinquante ans, avaient donné à l'esprit humain une telle impulsion, que rien désormais ne pouvait l'arrêter, et c'était vers la France que tendait cette impulsion. Paris fit les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer où se réunirent

les étincelles répandues chez tous les peuples. La philosophie enfanta Descartes, la poésie, Bouleau. Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité, et Bossuet le mit aux pieds des rois. Les passions furent représentées sur la scène française : Corneille fit pleurer le Grand Condé, et Racine corrigea Louis XIV. Alors parut l'immortable Molière, qui a fait rire son siècle et le nôtre, et qui fera rire tous les siècles futurs. La douce harmonie qui règne dans les écrits de Fénelon et Télémaque, firent envie à Homère. Le bon La Fontaine, qui, sans que vous vous en doutiez, vous en dit plus dans une fable, que tous les grands philosophes dans leurs milliers de volumes, mit en vers naïfs la plus sublime morale.

C'en était assez de ces hommes : leurs livres aussitôt imprimés, étaient aussitôt traduits dans toutes les langues ; l'Europe et l'Asie les possédèrent, et ils devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges.

Mais bientôt les hommes, toujours insatiables, non contents de voir la presse publier leurs ouvrages, voulurent lui donner une plus grande force d'extension : il leur fallut une presse qui put chaque jour leur raconter ce jour ; une presse qui put donner un libre cours aux discussions quotidiennes sur les questions religieuses, politiques et littéraires ; une presse enfin qui plus tard les journaux furent inventés : les premiers qui circulèrent en Europe, étaient en français. Restait une dernière impulsion pour la langue française : ce fut l'industrie de la France : les produits et les modes françaises accompagnèrent chez l'étranger les produits du génie français : partout on voulait être raisonnable et frivole comme en France. Ses voisins, accablés sous l'exubérance des produits français, manquèrent bientôt de termes pour les exprimer, et il leur prit une impatience d'étudier la langue française.

De suite la langue française, comme l'aigle de Jupiter, plana au dessus du monde entier.

Arrive Louis XIV : parle-t-il à ses ennemis épouvantés, c'est en français ; leur impose-t-il des traités, ces traités sont en français ; et lorsque, grand comme son siècle, il donne des lois à l'Europe stupéfaite c'est encore en français. Cependant, semblable au *Petit Caporal*, qui devait s'asseoir sur son trône et qu'il n'avait fait que dévancer dans le temps, il succomba lorsque son rôle fut accompli ; et cette même langue, devant laquelle il avait fait taire les nations, cette même langue lui fournit des termes pour exprimer son humiliation dans la vieillesse. Tout chez lui avait favorisé la dilatation de la langue française : ses prospérités, comme ses

fautes et ses malheurs ; elle s'enrichit à la révocation de l'édit de Nantes de tout ce que l'état perdit. Les réfugiés emportèrent dans le Nord, leur haine pour le prince et leurs regrets pour la patrie ; et ces regrets, et cette haine s'exhalèrent en français.

Tandis que la langue française était à son apogée en Europe, elle faisait aussi des conquêtes en Amérique. PLANTÉ pour ainsi dire, à Québec par Champlain, elle devint bientôt la langue parlée depuis l'Acadie, jusqu'à l'embouchure du Mississipi ; et la nouvelle France marcha sur les traces de sa mère. Car ce fut en français, que Mr. de Frontenac envoya dire à Phipps qui le sommait de se rendre : "qu'il allait lui répondre par la bouche de son canon."

Cependant la supériorité qu'avaient acquise à la langue française les écrivains et les conquêtes du règne de Louis XIV ne fut point diminuée dans le règne suivant. Fontenelle qui tout les deux siècles comme par la main, accueillit la philosophie Anglaise, et la fit aimer à l'Europe par son style clair et familier ; Montesquieu, qui le suivit, dit aux hommes : toi, voici tes droits ; toi, voici tes usurpations ; Buffon, dont le style admirable ne manque que de sensibilité, s'immortalisera par son histoire naturelle. Enfin parut l'encyclopédie, vaste cloaque renfermant toutes les immondices de la philosophie du dix-huitième siècle, et qu'on a si ridiculement appelé le chef-d'œuvre de ce siècle : mais à un siècle corrompu ne conviennent que des aliments corrompus, aussi fit-on alors l'apothéose des encyclopédistes, et leur chef-d'œuvre servit encore à faire triompher la langue française. Dans le même temps le grand Frédéric lui faisait l'honneur que Marc-Aurèle et Julien faisaient à celle des Grecs ; le philosophe de Genève commandait aux hommes par son éloquence malheureusement trop entraînant ; Raynal traqua aux deux mondes, les crimes de l'un et les malheurs de l'autre, appelait les puissances de l'Europe au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique ; et l'indigne Voltaire, en éblouissant les hommes par l'éclat de son style attachait son nom à toutes les découvertes, à tous les événements et à toutes les révolutions de son temps, et joignait à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle, pour saper par leurs bases la religion, la Royauté et la Société.

Toutefois ce n'est pas seulement au génie de ses écrivains que la langue française doit ses succès, elle les doit aussi à son propre génie. "L'ordre et la construction de la phrase, toujours directs et clairs, la distinguent des langues anciennes

et modernes. Elle nomme le nominatif ou sujet de la phrase, ensuite le verbe qui est l'action et enfin l'accusatif ou l'objet de cette action." N'est-ce pas là la logique naturelle à tous les hommes ! C'est précisément cela qui lui donne cette admirable clarté, pour laquelle les philosophes l'ont adoptée, parcequ'elle s'accommodait également de la frugalité didactique et de la magnificence qui convient à la grande histoire de la nature. Traduit-elle un auteur : elle l'explique plutôt qu'elle ne le rend ; au lieu que les autres langues abusant de leurs inversions suivent l'auteur dans toutes ses tournures, se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté.

Sa prononciation porte de plus l'impression de son caractère ; sans être aussi éclatante que celle des langues du Midi, elle a plus de variété ; et, en n'articulant pas toutes ses lettres, elle est plus douce que celle des langues du Nord. Si elle n'a point les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Aussi les puissances l'ont elles appelées dans leurs traités, où elle règne depuis les conférences de Nimègue ; et arrive-t-on chez un peuple où se trouve la langue française, on doit se croire chez un peuple poli ?

Ici se présente la question de savoir quel accent nous devrions prendre. La grande mode actuelle c'est de parler à la Parisienne ; et l'on nous dit que l'on doit quitter l'accent vieilli de nos pères. Mais, Mr. le Rédacteur, je ne vous dirai pas que je pense que, si l'accent parisien est plus à la mode, l'accent Canadien n'en est pas moins aussi mâle que le bras du voltigeur ; parceque si vous venez à me demander : Qui êtes vous ? Il me faudrait répondre : un Canadien . .

Z. L. L. C.



HENRI IV.

Il fut simple, éloquent, loyal, vaillant et sage ;
De grand par son génie il mérita le nom
Mais si de tous les cœurs il a reçu l'hommage,
S'il fut pleuré, c'est qu'il fut bon.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible, une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée, des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. P. DROL.
A la petite salle, M. E. TASCHEREAU-
Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOL-
PHE JACQUES.

L. C. O. GRÉNIER, Gérant